





The background is a light gray, semi-transparent collage of steampunk elements. It features several interlocking gears of various sizes, some pocket watches with Roman numerals, and keys. The overall aesthetic is industrial and mechanical.

QUAND TOUT SE BRISE...



Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des évènements ou des lieux réels ne sont utilisés que pour servir cette histoire. Tous les noms, personnages et évènements sont le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes, et des évènements serait totalement fortuite.

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS :

Ce livre comporte des scènes érotiques explicites pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs



Droit d'auteur © Virginie M. CANSIER 77

Tous droits réservés

ISBN : 979-10-359-8275-1

Couverture : MAY.COVERDESING

Crédits photos : Stock. adobe

Illustrations des chapitres : Virginie M. CANSIER (crédits images CANVA)

Achévé d'imprimer en France

Dépôt légal : décembre 2022

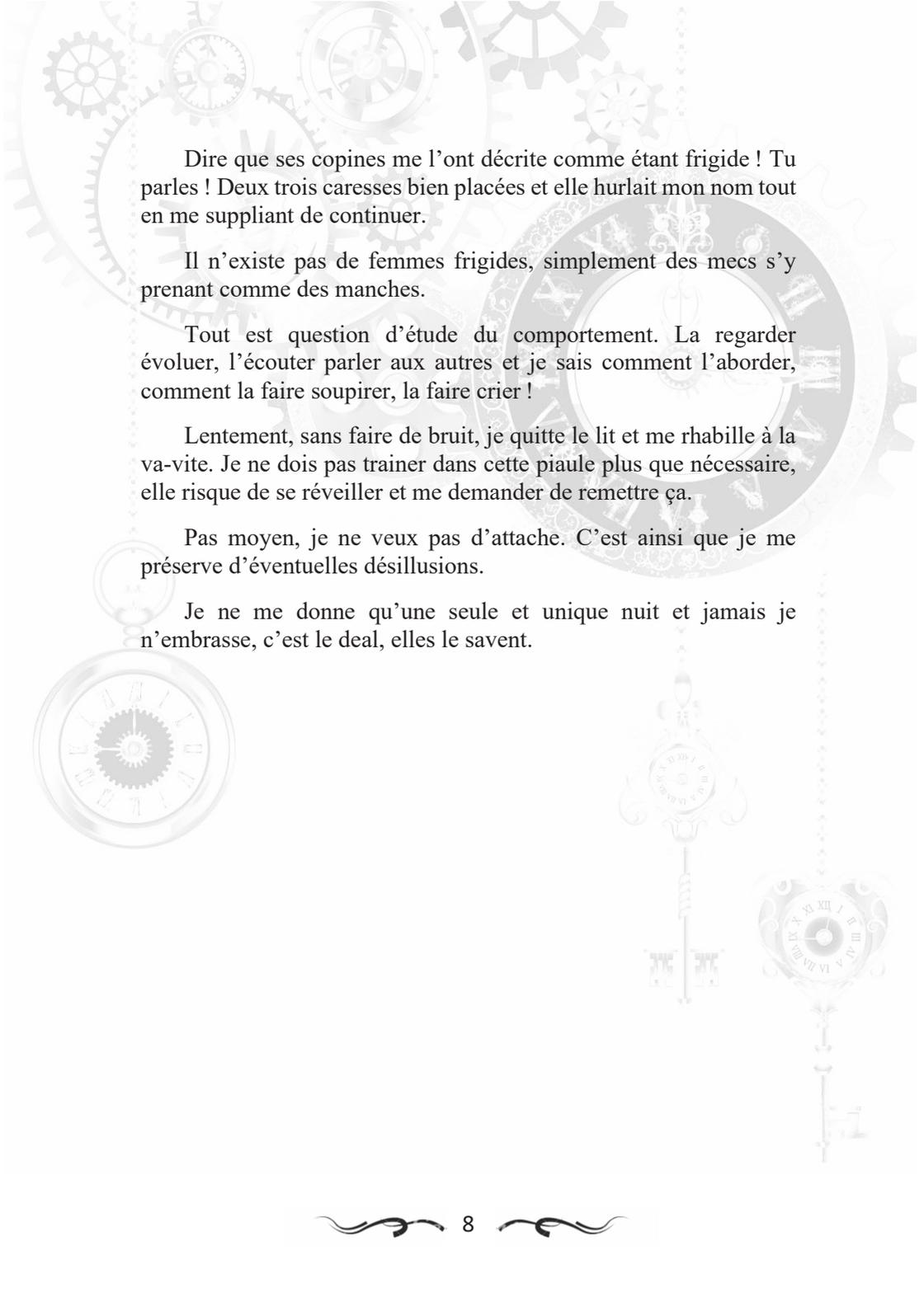


Vincent

Un désagréable frisson parcourant mon dos nu me fait brusquement ouvrir les yeux au beau milieu de la nuit. Je suis en train de me les geler sévère ! Un réveil comme les autres, froid, triste, pâle. Un réveil aux côtés d'une femme dont je ne me souviens même plus du nom. Alice, Sylvie, Marie... à vrai dire, je m'en fous !

Pas besoin de regarder son visage, pour savoir d'avance qu'elle est mignonne. Brune, blonde, rousse, aucune importance si son cul entre dans un pantalon de taille 36, 38 grand max.

Suis-je un connard ? Oui, probablement. Quoique... Un connard aurait pris son pied sans se préoccuper de savoir s'il en était de même pour la demoiselle ; or ce n'est pas mon cas. Le plaisir de mes partenaires passe avant le mien, toujours. La preuve, elle a eu des orgasmes de malade et de mon côté, une jouissance sans réelle sensation de plénitude.



Dire que ses copines me l'ont décrite comme étant frigide ! Tu parles ! Deux trois caresses bien placées et elle hurlait mon nom tout en me suppliant de continuer.

Il n'existe pas de femmes frigides, simplement des mecs s'y prenant comme des manches.

Tout est question d'étude du comportement. La regarder évoluer, l'écouter parler aux autres et je sais comment l'aborder, comment la faire soupirer, la faire crier !

Lentement, sans faire de bruit, je quitte le lit et me rhabille à la va-vite. Je ne dois pas trainer dans cette piaule plus que nécessaire, elle risque de se réveiller et me demander de remettre ça.

Pas moyen, je ne veux pas d'attache. C'est ainsi que je me préserve d'éventuelles désillusions.

Je ne me donne qu'une seule et unique nuit et jamais je n'embrasse, c'est le deal, elles le savent.



Apolline

Mais qu'est-ce que je fais là ? me demandè-je pour la centième fois de cette interminable soirée. Je n'aime pas la foule, les endroits fermés et bruyants. En un mot, j'ai horreur des boites de nuit et c'est bien pour cette excellente raison qu'en général, je n'y mets jamais les pieds.

À cette minute, je n'ai qu'une seule envie, me sauver de cet endroit et retrouver la quiétude de ma maison.

— Tu es là pour t'amuser, ma poule ! hurle Natacha sur ma droite avant de boire une longue gorgée de son cocktail.

— C'est fou le monde qu'il y a ce soir ! crie Marie sur ma gauche. Il est minuit, les filles, ils ne vont plus tarder à arriver !

Les yeux pétillants d'excitation, mes deux amies fixent la porte d'entrée tout en gloussant telles des collégiennes prépubères.

Voilà pourquoi, un samedi pluvieux, je me retrouve assise sur une banquette à la propreté plus que douteuse, un verre de soda tiède posé devant moi. Pour des mecs, ou plutôt une bande de mecs soi-disant « super-hypersexys » ayant leurs habitudes ici. Chacune de mes copines a son chouchou.

De ce qu'elles m'ont raconté, ils viennent une fois par mois enflammer la culotte des midinettes présentes. Parfois même, ils leur offrent un striptease !

— Franchement ? Je n'ai pas envie de les voir et encore moins de rester, grommelè-je en croisant les bras sur ma poitrine. Je vous rappelle pour info que je bosse demain !

Voir une poignée d'ados transpirants se trémousser sur la piste de danse et finir quasiment à poil très peu pour moi. Comble de l'horreur, à cause des décibels, mes tympanes ne vont pas tarder à saigner.

— Mais on est venues pour ça, ma chérie. Pour les voir et en prendre plein la vue ! Ces mecs sont torrides. De tels spécimens, on en voit qu'à la télé ! me gronde Tasha en se dandinant sur sa chaise.

M'attrapant par le cou, elle m'attire à elle et me colle un bon gros bisou bien sonore sur la joue.

— De plus, si tu te décidais à sourire, sure qu'un gars viendrait te draguer !!! Ça te ferait du bien de t'amuser un peu, je te jure !

Hein ? Mais qu'est-elle en train de me raconter ? S'il y a bien une chose à laquelle je ne m'attends certainement pas, c'est de me faire accoster. Peut-être est-ce dû à la tête que je tire depuis que Clément, un mois plus tôt est parti en me reprochant les kilos que je n'arrive pas à perdre ou alors est-ce grâce à cette pancarte invisible accrochée au-dessus de moi et qui indique : « Foutez-moi la paix, je mords » ? Quoi qu'il en soit, pas l'ombre d'un soupirent à l'horizon et ça me va parfaitement !

— Arrête de faire la gueule et amuse-toi, me recommande Marie. Ton ex est un gros connard !

Pour ne pas épiloguer davantage, je me contente de hocher docilement la tête. Oui, un connard qui à l'heure actuelle doit s'envoyer en l'air avec l'une de mes clientes !

— Pour ce qui est du boulot, tu n'en as rien à faire, demain, on est dimanche. Tu as le droit de te reposer aussi ! renchérit Tasha en me donnant un petit coup d'épaule.

Alors, oui, je travaille chez moi, je suis ma propre patronne et c'est justement pour ces raisons que je me dois de donner le maximum. Grâce au bouche-à-oreille, ma liste de commandes n'en finit plus de s'allonger. Les bijoutiers horlogers qualifiés ne courent pas les rues et sans aucune vantardise de ma part, je fais partie des meilleures de la région. Je sais réparer les vieilles mécaniques comme personne et les engrenages n'ont aucun secret pour moi. C'est pour cela que ma réputation ne cesse de grandir.

— J'ai des pièces détachées à commander et demain matin, je dois aller dans un magasin de bricolage, il me faut... tentè-je de me justifier avant de me faire sauvagement couper la parole par une Marie déchainée.

— Rien que tu ne puisses pas faire dès lundi matin ! Allez, on est là pour s'éclater, alors profite du spectacle !

Un brouhaha incommensurable retentit soudain couvrant toutes les conversations à l'arrivée d'un groupe de mecs. Certaines filles se brisent surement les cordes vocales, en hurlant de façon complètement hystérique.

Mais on est où là ? N'importe quoi !!!

— Les voilà ! s'enthousiasme Tasha en me poussant gentiment sur le devant de la piste afin que je puisse mieux voir.

— Mais ce ne sont pas des gamins ! m'exclamè-je plus que surprise de voir des hommes dans notre tranche d'âge.

— Je n'ai jamais dit que c'étaient des bébés ! se défend Marie en levant les bras en l'air pour se trémousser au son abrutissant d'une musique que je ne connaissais pas. Allez, bouge-moi ce corps !

Du coin de l'œil, j'évalue les nouveaux arrivants. Tous, de haute stature, une musculature savamment mise en valeur par des teeshirts parfaitement ajustés, ils ne semblent pas là pour faire tapisserie ! Entourés par une nuée de nénettes toutes plus exubérantes les unes que les autres, ils ont l'air tout à fait à leur aise et n'ont plus qu'à se pencher pour faire leur choix. Décidément pas mon style de mecs !

— Ne me dites pas que vous êtes venue avec l'espoir de repartir avec un de ceux-là ?

— Oh là là. Alors, non, on n'est pas là pour consommer avec ces serials baiseurs, juste pour les mater ! confie Tasha en se marrant.

Le groupe d'hommes se scinde en deux divisant les regards féminins. La moitié sur la piste de danse et l'autre au bar.

Super soirée !

Vincent

— T'as pas l'air dans ton assiette aujourd'hui, remarque Seb en me tendant une pression bien fraîche. T'es amoureux ou quoi ?

Je vais pour tremper mes lèvres dans le liquide ambré, mais au vu des conneries que mon pote balance, je m'en abstiens par peur de mourir noyé dans ma chope.

— T'es con ! ricanè-je en trinquant à sa santé.

— Tiens, m'interpelle Brice, mate un peu celle qui arrive. C'est ta came.

Tranquillement, j'observe la demoiselle désignée. Grande, fine, des cheveux ondulant jusqu'aux reins. Elle est effectivement mon style de nana.

Le regard moitié timide, moitié gourmand qu'elle pose sur moi ne trompe pas, elle désire « faire connaissance ». Pas de soucis.

Démarche chaloupée, balancement de hanches aguicheur, paupières alourdies et sourire en coin, je ne lui donne pas cinq minutes avant de me tomber dans les bras.

— T'as raison, elle est pour moi. Gardez ma bière, je vais l'inviter à danser.

Avant d'aller à la confrontation, je vérifie discrètement qu'aucun mec ne l'accompagne... genre petit ami ou mari. Pas question de m'immiscer dans un couple.

Toujours assis sur mon tabouret, je la mate ouvertement ne lui cachant pas le fait d'être intéressé par ses charmes.

Petits mouvements de tête sur la droite, un bout de langue s'humectant les lèvres, une mèche de cheveux entortillée sur son index. Elle est ferrée, plus qu'à passer à l'action.

Sans me presser, je me lève et avance lentement vers elle. Après un rapide bonjour à ses copines, je l'entraîne déjà sur la piste.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas farouche et comme je ne le suis pas non plus, nous ne tardons pas à nous retrouver enfermés dans des chiottes, ses lèvres collées à ma queue palpitante.

Elle s'active telle une démente, m'engloutissant, me cajolant, sa langue m'épousant d'une manière indécente. La main enfouie dans sa longue chevelure, je dois lui tirer gentiment la tête en arrière pour qu'elle veuille bien me lâcher.

Sans un mot, je vérifie qu'elle n'a pas gobé la capote et la fait se relever avant de la retourner contre le mur, les mains bien à plat entre deux graffitis.

Les doigts habitués à la manœuvre, je remonte la minijupe sur ses hanches étroites et écarte les minuscules morceaux de tissu constituant son string.

Pas de nom... Peut-être me l'a-t-elle dit... Je ne me souviens plus. Un visage commun aux autres, un petit cul dépourvu de graisse, une poitrine menue.

Pas d'embrassade, pas de tendresse ou de mots doux susurrés, pas de promesse non plus. Juste de la baise sans lendemain. Un moment d'évasion pour se sentir un peu mieux, pour se sentir aimé, désiré.

D'un geste sûr, je m'insère en elle savourant ses soupirs extatiques. Un aller-retour et ses gémissements m'emplissent les oreilles. Au bout de quelques minutes, elle halète à en perdre le souffle !

Pour elle, du plaisir ainsi qu'une rapide ascension à la jouissance. Pour moi, une simple formalité.

J'attends deux trois secondes qu'elle redescende et reprenne un semblant de calme avant de reculer d'un pas pour retirer le préservatif presque vide. Dans la foulée, je remballer mon sexe encore rigide.

— Waouh ! c'était... Génialissime ! On remet ça quand tu veux, roucoule-t-elle en m'offrant un grand sourire de femme comblée.

Les pommettes rouges et les yeux brillants, elle tente de me filer son numéro de portable, mais je décline bien vite. Autant ne pas lui donner de faux espoirs.

— Okay, ça me va, marmonne-t-elle en rajustant sa robe.

Un dernier regard et elle s'empresse de sortir, la tête haute et les épaules rejetées en arrière. Une allure fière et digne...

Sans attendre, je lui emboite le pas et me retrouve devant une petite brunette aux grands yeux bruns, écarquillés de me trouver là. Amusé de son air choqué, je lui adresse un clin d’œil complice tout en lui maintenant la porte ouverte.

— La place est libre, lui glissè-je malicieusement.

— Finalement, je préfère aller dans celles d’à côté, marmonnet-elle en s’éclipsant bien vite telle une petite souris se carapatant devant un chat.

Je retiens un éclat de rire et quitte les chiottes.

Au bar, ce sont les habituelles railleries des potes. Le genre de phrases que j’ai déjà entendues des milliers de fois. Comme toujours, je feins de m’en amuser, mais le cœur n’y est pas. Je termine en quelques gorgées ma bière devenue tiède et leur souhaite une bonne fin de soirée. À cette seconde, je n’ai qu’une hâte, rentrer chez moi et me foutre au lit... Seul.

Apolline

— Mais, attendez ! Dans les toilettes !!! Et le verrou n’était même pas tiré ! m’écriè-je scandalisée par la scène dont je viens d’être témoin.

Un peu plus, et je matais un film porno en direct !

— Oh, ça va, ne joue pas les effarouchées! se marre Tasha en essuyant une larme sur le coin de son œil. Comme si tu ne savais pas que ce genre de chose était possible ici !

— Je ne dis pas que je n’étais pas au courant de telles pratiques, juste que... bah. Je me suis retrouvée toute bête devant ce mec et, lui, il se marrait !

— C’était lequel ? veut savoir Marie en se dévissant le cou à la recherche du Donjuan.

— Je sais pas, avouè-je. J'étais bien trop gênée pour le dévisager. Je n'ai vu que ses yeux bleus... et sa braguette ouverte.

Malgré le raffut infernal que produisent les enceintes montées à fond, je parviens distinctement à entendre les éclats de rire de mes deux amies.

Levant les yeux au plafond, je réprime un soupir agacé et attrape mon sac à main. J'en ai assez vu pour ce soir, il est grand temps que je rentre chez moi !

— Bon, toutes ces émotions m'ont crevée, je vais y aller. Vous me direz si vous êtes parvenues à mettre la main sur l'un de ces spécimens ! Et par pitié, ne faites pas ça dans les toilettes, c'est super crade !

— Tu quittes la soirée au meilleur moment, ça ne fait que commencer. Reste encore un peu, tente de me convaincre Marie.

— Non, merci. Ce n'est définitivement pas pour moi ce genre de réjouissance. Je vais rentrer, prendre une bonne douche et me mettre au lit. Il est même possible que je mate un film pour m'endormir !

— Okay, allez, file et sois prudente sur la route, conseille Tasha en me prenant dans ses bras.

Après des embrassades d'usage, je quitte enfin ce lieu assourdissant. J'aurai de la chance si mon acuité auditive est encore intacte demain matin.

Une fois dehors, j'ai vite fait de remonter le col de ma veste quand une bourrasque fraîche vient me fouetter le visage.

C'en est terminé de l'été indien, l'automne reprend ses droits et octobre va finir dans la grisaille.



Tout bien réfléchi, les filles ont raison. Pourquoi devrais-je absolument travailler le dimanche ? Rien ne m'y oblige sinon moi-même !

C'est décidé, demain, grasse mat' !





Apolline

Et voilà comment mal commencer la semaine... En découvrant un message pourri sur votre boîte mail.

En voyant le nom de celle qui me l'a envoyé, je sais que je n'aurais pas dû le lire et le balancer immédiatement à la poubelle. Mais non, bien trop curieuse, la fille !

Mâchoires serrées, je dois le relire une fois de plus pour me convaincre que je ne rêve pas

« Je suis vraiment désolée, Apo, mais on m'a demandé si je connaissais un bijoutier horloger et je n'ai pas pu faire autrement que de parler de Gulberg et Fils. Maintenant que je travaille pour eux comme secrétaire, je suis un peu obligée de leur trouver de nouveaux clients. Tu n'imagines pas à quel point je suis désolée pour tout ça. Si je le pouvais, je ferais autrement, je te le jure... »

« Apo, malgré tout ce qu'il s'est passé, tu peux me croire quand j'affirme t'apprécier, tu restes pour moi une bonne amie. Tu as toujours été tellement adorable... »

« Apo, réponds-moi s'il te plait, dis-moi que tu ne m'en veux pas de trop, je me sens si coupable... »

D'un geste quelque peu brutal, j'éteins mon portable avant de le jeter dans mon sac à main. Ne plus avoir ces textes sous les yeux va peut-être les faire disparaître. Non !? Alors, je les effacerai une fois à la maison !

Non, mais quel culot tout de même ! Non contente d'avoir séduit mon fiancé, voilà maintenant que Romane tente de détourner certains de mes clients au profit d'une boîte basée en Allemagne !

Mais qu'ai-je fait au final sinon lui apporter une amitié qu'elle ne méritait pas ?

Nous nous sommes rencontrées l'été dernier quand elle m'a contactée afin de savoir si je pouvais réparer la montre de son grand-père. Après l'avoir un peu décrassée et changé deux rouages cassés, elle fonctionnait de nouveau au plus grand bonheur de Romane. Folle de joie, elle m'avait même collé la bise ! D'une conversation à une autre, nous avons fini par devenir de bonnes amies et malgré ses remarques parfois blessantes vis-à-vis de mon manque d'enthousiasme à l'idée de me maquiller ou à me mettre au régime, elle restait de bonne compagnie... Jusqu'au jour où elle a fait la connaissance de Clément venu me chercher pour aller dîner.

J'aurais dû m'apercevoir plus rapidement des regards qu'ils se lançaient en douce dans un premier temps puis de plus en plus directs.

Les disputes entre lui et moi n'ont cessé d'augmenter jusqu'au jour où il m'a avoué avoir une aventure avec elle. C'était, d'après lui, pour cette raison qu'il ne voulait plus me toucher depuis de nombreux mois, il avait trouvé mieux ! Sans lui laisser le temps de me dire davantage d'horreurs, je l'avais mis à la porte de chez moi, balançant ses affaires par la fenêtre.

Jusqu'ici, j'ai fait le dos rond, prétendant à qui veut bien l'entendre que je me fiche de leur manigance... Mais là, elle est allée trop loin, beaucoup trop loin. Ma coupe est pleine. Pas question que je me laisse faire une fois de plus !

Dans ce métier de haute précision, je suis incontestablement la meilleure. Grâce à des années d'études et de pratique, je connais parfaitement mon potentiel.

Ils sont nombreux à savoir ce que je vaudrais et c'est bien pourquoi j'ai autant de demandes en attente.

Résolue à me reprendre en main, je démarre le moteur et enclenche la première vitesse. Je quitte le parking du magasin de bricolage d'où je repars les mains vides. Eux aussi ils commencent à m'énerver ! Des semaines que j'attends le filtre à cartouche que je leur ai commandé. « Notre fournisseur a un peu de retard », « votre commande a été livrée dans un autre magasin de notre groupe », « nous n'avons plus de trace de votre article... Souhaitez-vous le recommander ? »

Non, je ne le veux pas ! C'est maintenant que j'en ai besoin, pas pour Noël !!!

Tout semble se liguer contre moi ces derniers temps, ça en devient pénible au possible !

Bon, avant toute chose, une fois de retour à la maison, je vais commander cette saleté de filtre sur internet et tant pis pour le commerce local !

Ensuite, revoir mon planning et accepter plus de clients.

La main sur le levier de vitesse, je passe la seconde tout en vérifiant dans mes rétroviseurs que personne ne me coupe la route.

Après, trouver un apprenti sérieux que je pourrai former. Avec une paire de mains pour m'aider, j'avancerai plus rapidement.

Troisième enclenchée.

Embaucher un comptable afin de me libérer du temps. Si je n'ai plus à m'occuper de la paperasse, ce serait vraiment génial ! Chose que j'aurais d'ailleurs dû faire depuis longtemps.

Quatrième.

Me mettre à la recherche d'un espace plus grand pour travailler parce que la place va vite me manquer. Mon garage serait parfait... une fois vidé de toutes ces choses dont je ne me sers pas et avec quelques modifications. Jusqu'à présent, je me contentais de l'une des pièces libres à l'étage. Je dois voir plus grand !

Cinquième.

Mais avant de commencer toutes ces démarches, il me faut appeler Romane et oser lui dire ce que j'ai sur le cœur, me libérer de tout ce qui m'étouffe par sa faute.

J'en suis là de mes réflexions quand, au détour d'un virage, une voiture noire se matérialise face à moi. À ce moment précis, il se passe quelque chose d'étrange avec les secondes, elles s'étirent, me faisant vivre au ralenti une scène digne de grands films dramatiques et parallèlement, je suis catapultée comme simple spectatrice.

Je vois un jeune homme brun, la tête tournée vers les champs bordant la route, une grande mèche de cheveux lui barrant négligemment la moitié du visage. Pas le temps de me demander ce qu'il fabrique sur ma voie et s'il va se pousser, qu'il me fonce dessus sans que je ne puisse rien faire pour l'éviter. Sous le choc, ma tête est violemment projetée en avant et va durement cogner contre le volant. Un son strident résonne désagréablement dans

mes oreilles et avant que tout devienne noir, je comprends que mon front repose sur le klaxon.

Vincent

— Je n'ai pas l'impression que tu t'es vraiment éclaté samedi soir, remarque Brice en abaissant son pare-soleil. Tu n'es pas resté longtemps, tout du moins, pas assez pour voir Charlie finir en caleçon. Il s'est mis au milieu de la piste de danse et a offert un putain de show aux nanas. T'aurais dû les voir, elles étaient folles !

Là encore, rien de nouveau. Dans ce genre de soirée, il y en a toujours un de nous pour finir à poil, ou presque. Les filles n'attendent que ça.

— Bon, on ne peut pas non plus dire qu'il soit venu pour rien ! intervient Seb en se penchant en avant. Attends, elle était canon la rouquine avec qui tu es allé faire un tour aux chiottes !

Ah ? Rousse ? Peut-être bien.

— Ouais, t'as vraiment pas l'air bien. T'es pas malade ?

— Nan, je ne suis pas malade, leur réponds-je en retirant une peluche imaginaire de mon uniforme. C'était simplement comme d'hab.

La vérité est que je ne m'amuse plus comme avant dans cette boîte de nuit. La même routine, les mêmes codes, gestes, types de nanas, coucheries. Je me lasse. J'entre dans la salle, m'installe à une table et passe en « mode chasse ». Tel un prédateur, je scanne les filles présentes repérant les plus « baisables ».

Il ne me faut pas longtemps pour décortiquer leur comportement, leur façon de bouger, de se tenir, de rire ; en quelques minutes, je sais exactement avec laquelle je vais finir.

Une, parfois deux. Dans les toilettes, chez elle, sur le parking dans ma voiture, ou la sienne... Bref, toujours la même chose.

Mis à part les prénoms dont je ne me souviens jamais, rien ne change. Dans ma tête, les filles finissent toutes par se ressembler.

— Comme d’hab... Pff, nan, mais écoutez-moi ça ! complètement désabusé le garçon ! se moque Brice en ricanant. Pour un peu, on dirait un mec marié ! Tu veux un conseil ? Tape-toi une grosse. Elles aussi ont besoin d’amour et ça cassera tes habitudes !

— Putain, mais t’es un porc ! s’écrie Seb en éclatant de rire. Ce genre de propos venant de mon pote ne m’étonne pas le moins du monde, du pur Brice !

— En ce qui me concerne, je ne suis pas rentré tout seul ! nous apprend Seb avec un grand sourire. Et je peux même vous dire que j’ai passé un super dimanche en compagnie de la demoiselle !

— Nan ! Sérieux ?! fait mine de suffoquer Brice. T’as passé la journée d’hier avec une nana ? C’est pour ça que t’as pas décroché quand je t’ai appelé !

— Ouais, mon gars ! Et je compte bien remettre ça. Elle me plait bien, elle est cool.

N’ayant rien d’approprié à dire, je préfère garder le silence, laissant mes collègues enchaîner les blagues plus ou moins douteuses.

Me tournant vers la vitre, je me perds dans la contemplation des champs s’étendant à perte de vue.

À cette période de l’année, les sols ont été labourés et sur la terre nue, des pigeons et autres piafs cherchent de la bouffe.

Je me sens moralement fatigué, épuisé. Elles vont me faire du bien ces vacances prévues pour dans quatre jours et en attendant de pouvoir les prendre, je compte les heures !

— T'as vraiment l'air à l'ouest, remarque Seb redevenu sérieux. Tu es sûr que tout va bien ?

— Ouais, t'inquiète. Ça va. Juste hâte de rentrer à la caserne pour me poser cinq minutes.

Il faut dire aussi que depuis ce matin, nous enchaînons les sorties ! Entre la gamine s'étant ramassée dans les escaliers et souffrant d'une contusion au poignet, un mec voulant jouer les chefs cuisiniers et s'entaillant méchamment la main, une octogénaire complètement désorientée se croyant dans les années 30, nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour souffler entre chaque intervention !

— On rentre, on réapprovisionne le camion et on bouffe ! nous prévient Seb. Je crève la dalle !

Je vais ajouter une connerie, mais m'interromps brusquement pour regarder une voiture noire nous doubler à toute allure.

— Nan, mais regardez-moi ce gros connard ! crache Brice en faisant d'inutiles appels de phares. Devinez qui va venir pleurer auprès de nous pour qu'on sauve son cul quand il se sera planté ce con ?

— Qu'est-ce que tu veux, tant que ce genre d'abruti n'aura pas d'accident, il continuera à rouler comme un taré !? Un volant entre les mains et ils se prennent tous pour des pilotes de F1 ! répliquè-je désabusé.

— Il est certainement pressé, il ne veut pas être en retard à son enterrement ! ajoute Seb en secouant la tête.

Mon collègue n'a pas fini sa phrase que malgré la distance et les vitres fermées, un vacarme reconnaissable entre mille nous parvient. Celui de la tôle froissée. Putain de merde. Il s'est crashé !

Sans nous concerter, Brice actionne le gyrophare et accélère afin d'arriver plus vite sur les lieux du présumé accident pendant que je chope la radio et préviens la caserne.

— Merde, il n'est pas tout seul ! grommèle Seb en se préparant à sortir.

Au beau milieu de la route, deux voitures. La noire et une grise.

— Putain, un face-à-face ! ajoute Brice en se garant au plus près.

Si la voiture noire ne présente pas de gros dommages, il n'en va pas de même pour la petite Clio dont le parechoc avant a été pulvérisé sous l'impact.

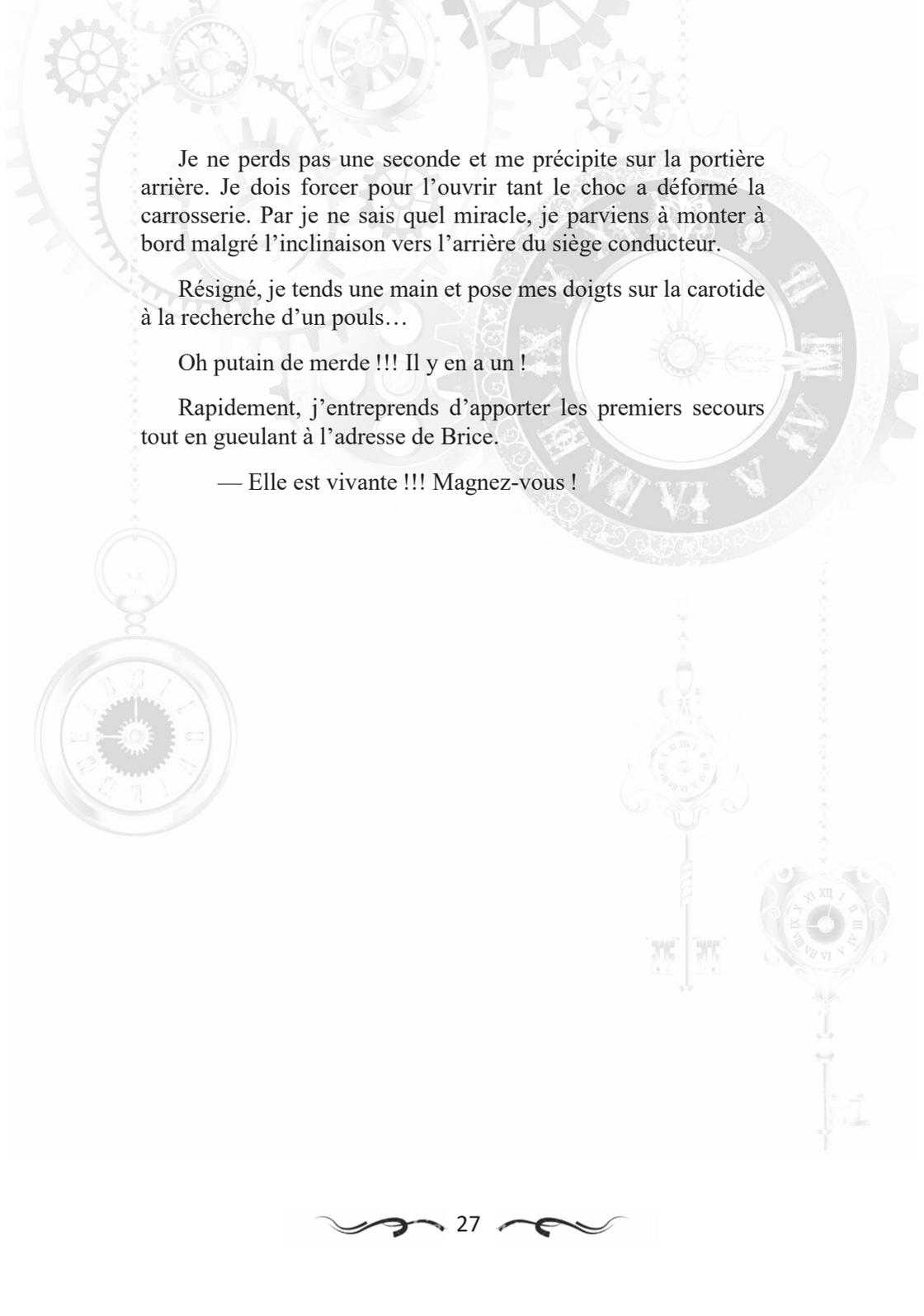
Le choc a eu lieu sur le coin à gauche et a complètement déformé l'habitacle. Un seul coup d'œil me suffit à ne pas donner cher de la vie du conducteur.

Titubant et gémissant, le jeune homme qui, il n'y a pas deux minutes, se prenait pour un as du volant, referme sa portière et se dirige vers nous en larmes. Un gamin d'à peine vingt ans !

— Aidez-moi ! sanglote-t-il. J'ai mal au genou. Je me suis cogné...

Sans lui accorder le moindre regard, je le laisse aux bons soins de Brice et me précipite vers l'autre véhicule imaginant d'avance ce que je vais y trouver. Putain, ce que j'aime pas ça !!!

Malgré l'état du pare-brise éclaté, je parviens à voir une tête posée sur le volant. Une femme.



Je ne perds pas une seconde et me précipite sur la portière arrière. Je dois forcer pour l'ouvrir tant le choc a déformé la carrosserie. Par je ne sais quel miracle, je parviens à monter à bord malgré l'inclinaison vers l'arrière du siège conducteur.

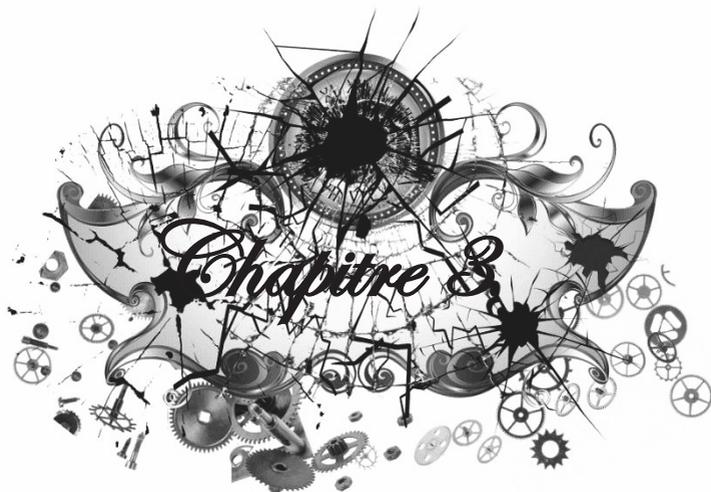
Résigné, je tends une main et pose mes doigts sur la carotide à la recherche d'un pouls...

Oh putain de merde !!! Il y en a un !

Rapidement, j'entreprends d'apporter les premiers secours tout en gueulant à l'adresse de Brice.

— Elle est vivante !!! Magnez-vous !





Apolline

Péniblement, j'émerge des brumes au son d'une voix masculine m'exhortant à ouvrir les yeux, encore et encore. Elle en devient tellement agaçante que je ne peux faire autrement que d'obtempérer.

— C'est ça, encore un petit effort. Ouvrez les paupières. Allez !

Un moustique me tournant autour en pleine nuit n'aurait pas été aussi irritant.

— Je sais que vous êtes réveillée. On ouvre les yeux s'il vous plait.

Obéir me demande un effort colossal tant je me sens fatiguée. Je veux encore dormir, ma tête paraît si lourde.

Une série de petites tapes sur ma joue droite m'oblige pourtant à accélérer le mouvement et à ne pas retomber dans les limbes de l'inconscience.

Lentement, je parviens à faire ce que l'on me demande, tout du moins, avec l'œil droit parce que l'autre semble collé. Étrange.

— Comment vous appelez-vous ? demande la voix tout contre mon oreille.

— Je... Quoi ? Je... Apolline. Je m'appelle Apolline Mercier.

— Parfait, Apolline. Je m'appelle Vincent et je suis pompier. Tout va bien se passer.

Troublée au-delà des mots, je recherche le propriétaire de cette voix grave aux intonations rassurantes.

Des prunelles bleues fixées sur moi, des sourcils froncés.

D'instinct, je veux me reculer, mais me sens bloquée, comme si mon corps était en plomb.

— On se calme, Apolline. Ne cherchez pas à bouger. Mes mains sont autour de votre visage et maintiennent votre cou en attendant que mes collègues apportent un collier cervical.

L'homme détourne la tête et se met à crier.

— Putain, il arrive ce collier !?

Est-ce l'éclat de voix ou bien le fait d'être privée de ce regard calme qui fait qu'immédiatement je prends peur ? Je ne saurais le dire.

Quoi qu'il en soit, je me débats mollement voulant échapper à ces doigts posés de part et d'autre de mes mâchoires.

— Oh là ! tout va bien, me répète-t-il une fois de plus. Je suis désolé. Je ne voulais pas vous effrayer. Apolline, il est vraiment important que vous ne bougiez pas.

J'entends ce qu'il me dit, mais ne parviens que difficilement à comprendre. Et pourquoi ai-je l'impression d'être allongée ? J'abaisse mon regard et me mets à fixer une immense toile d'araignée juste devant moi. Je n'en ai jamais vu d'aussi grande, elle doit facilement être aussi large que mon pare-brise... Non, pas une toile d'araignée, mais du verre brisé. Mon pare-brise, comprends-je.

Bien que fonctionnant au ralenti, mon cerveau se met à assembler les pièces d'un puzzle dont je ne comprends pas vraiment l'image.

Je suis dans ma voiture, mon siège est abaissé vers l'arrière et un pompier me maintient la tête.

— Ohhh... Elle est cassée, gémis-je paniquée à l'idée de ne pas pouvoir redémarrer ma petite Clio. Qui a fait ça ?

— Vous avez eu un accident, Apolline. On va vous faire sortir de là.

Quoi !? Un accident !?

Qu'il m'est difficile de réfléchir, mon crâne semble envahi de brume.

La voiture noire en face de moi, sur ma route.

— Il ne s'est pas poussé ! Il a cassé ma voiture !

— Oui, votre voiture est bel et bien cassée, confirme... Vincent.

Oui, c'est ça, il a dit s'appeler Vincent. Le pompier. Mais pourquoi me maintient-il le visage ? Pourquoi m'empêche-t-il de bouger ?

— Je suis fatiguée, je veux dormir.

Aussitôt, la série de petites tapes recommence à pleuvoir sur ma joue.

— Non, non, non ! Ne vous endormez pas, ce n'est pas l'heure. Restez avec moi ! exige fermement Vincent. Pouvez-vous me dire votre âge ?

Mon âge ? oui, je peux lui dire.

— Apolline, quel âge avez-vous ?

— 26.

— Vous avez 26 ans ? c'est bien ça ?

— Oui... soufflè-je.

— Vous souvenez-vous de la date d'aujourd'hui ? demande-t-il.

— La date ? oui, je sais.

Quel jour sommes-nous ? Dimanche ? Non, lundi. Oui, c'est ça. Lundi. Mois d'octobre...

— Le 23 octobre.

— C'est bien. Quel jour ?

Mais je viens de lui dire lundi ! Non ? Je ne sais plus. Et pourquoi ai-je ce gout de métal dans la bouche ?

À cet instant, je voudrais prendre une grande inspiration pour m'oxygéner les idées, mais je n'y parviens pas. À la place, c'est une cuisante douleur à la cuisse qui me ramène vers le pompier.

— Aïe ! me plains-je. J'ai une crampe à la hanche !

Outre le fait que la douleur devient de plus en plus présente, je sens que quelque chose ne va pas avec le côté gauche de mon visage, aucun muscle ne bouge correctement. C'est la même

sensation que le jour où ma sœur et moi nous étions faits un masque à l'argile.

— Il y a un truc sur ma figure, mon œil ne s'ouvre pas très bien et il voit du rouge. Il y a du rouge dans mon œil. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est du sang, Apolline, vous êtes blessée au niveau de l'arcade. Rien de bien méchant, je vous assure.

Il y a un moment de flottement quand ses mains chaudes me quittent et sont remplacées par un objet rigide fait de mousse.

Plus le pompier s'acharne à ne pas me laisser dormir et plus la douleur augmente ! Mais qu'il me laisse tranquille, bon sang !!! Il veut que j'aie mal ?

Autour de moi, d'autres voix s'élèvent et je me sens perdue. Mais qu'est-ce qu'il se passe ?

Un accident, le pompier... Et cette douleur à la hanche qui n'en finit pas d'augmenter. J'ai besoin de bouger ma jambe, de me redresser, mais n'y parvenant pas, je sens la panique monter en moi.

— On se calme, Apolline, ça va aller, mes collègues viennent d'arriver et on s'occupe de vous, essaie de me tranquilliser Vincent.

Je veux redresser ma tête pour rechercher son regard. Il me faut un point d'ancrage dans cet océan de douleur et d'incompréhension.

— J'ai très mal à la jambe. Je ne peux pas la remuer... me lamenté-je.

Plus les secondes passent et moins j'arrive à respirer normalement.

— Je sais. Tenez encore le coup. Vous vous débrouillez comme un chef pour l’instant. Le SAMU vient d’arriver et le médecin va vous faire une injection afin que vous ayez moins mal.

Il s’ensuit une discussion à voix basse entre deux hommes dont je ne capte pas tous les mots.

— Madame Mercier ? Je suis médecin et je vais vous faire une injection pour calmer la douleur. Sur une échelle de un à dix, à combien situez-vous la souffrance ?

Il me pose tout un tas de questions auxquelles je n’ai pas la force de répondre. Qu’il me la fasse sa piqure et qu’on n’en parle plus !

Quelqu’un écarte le col de mon pull et des doigts gelés se posent sur mon cou me procurant d’irrépressibles frissons.

— Son bras n’est pas accessible, je vais devoir piquer dans la jugulaire.

Piquer où ? Pas la moindre idée et je ne cherche pas à savoir de quoi il parle. La douleur est de plus en plus forte et je ne vais pas tarder à pleurer... Si ce n’est pas déjà le cas.

— Voilà, on va attendre cinq minutes que ça fasse effet avant de commencer à la manipuler.

— Ça va pas être facile de la sortir de là.

— Oui, j’ai vu.

Ils sont en train de parler et moi, pendant ce temps, je suis rattrapée par le sommeil qui s’abat subitement sur moi.

— Son pouls devient filant ! Allez, on se magne !

Une secousse, un horrible son de ferraille et j’en perds presque le souffle tant la peur m’étreint.

— Apolline, nous allons devoir découper votre voiture pour vous en faire sortir. Ça va faire un peu de bruit, mais vous ne craignez rien. D'accord ? annonce la voix de Vincent.

Non pas d'accord. D'une part, je ne veux pas qu'ils abiment encore plus ma voiture et ensuite... Ensuite, je ne sais pas, j'ai bien trop mal pour réfléchir correctement.

— On va placer une bâche au-dessus de vous le temps de découper le verre. N'ayez pas peur.

— Non... S'il vous plait... Je ne veux pas...

Quelque chose est en train de me recouvrir la tête et j'ai immédiatement l'impression d'étouffer.

— Vince, on ne peut pas attendre plus longtemps ! retentit une voix sur ma gauche. Continue de faire l'écureuil.

— C'était bien mon intention ! Allez-y, je reste avec elle.

Un sifflement aigu résonne tout autour de moi et je sens mes paupières papillonner. Doucement, la douleur reflue enfin, pendant que le stress laisse la place à la somnolence.

— Apolline ?

Des pouces font pression sur mes joues m'incitant à rester éveillée.

— Apolline ? Dites-moi ce que vous faites dans la vie ? exige la voix masculine.

Sur ma peau et malgré les gants qu'il doit certainement porter, je peux sentir la chaleur de ses mains placées juste au-dessus d'une chose de rigide entourant mon cou. Une minerve ?

— S'il vous plait, je veux dormir.

— Oh non, pas question. On ouvre les yeux et on me parle !

Mais qu'il est agaçant cet écureuil ! Et le revoilà avec ses petites tapes ! Mais pourquoi ne me laisse-t-il pas tranquille à la fin ?

— Un écureuil ? Non, je ne suis pas un écureuil, seulement un pompier. Allez, ma jolie, je sais que c'est dur, mais il faut le faire. Je suis là, avec vous.

Un centimètre après l'autre, j'entrouvre la paupière et tâche de fixer mon attention sur de l'or. De l'or me recouvre !

— Ce n'est pas de l'or, mais la couverture qui vous protège des éclats de verre.

Je parle sans m'en rendre compte maintenant... Je voudrais tellement ne plus être consciente de ce qui est en train de se passer autour de moi, ne plus sentir cette horrible odeur de brulé, d'essence et d'huile qui me donne la nausée. Et cette douleur qui revient me tourmenter, encore. Ne va-t-elle jamais me quitter ?

— Moi, je suis pompier. Et vous ?

— Je... je ne suis pas... pompier, soufflè-je en réponse.

— D'accord. Et ?

— Je répare... Des montres.

— C'est génial, ça ! Vous ne réparez que des montres ?

— Non, des horloges... tout ce qui... peut donner l'heure.

— Vous êtes une sorte d'horlogère alors. C'est fascinant. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— Je suis bijoutier horloger, rectifiè-je plus par habitude que par envie de parler.

— Donc, si je vous apporte une vieille montre à gousset, vous pourrez me la réparer ?

— Oui...

Qu'il est difficile de rassembler mes idées ! Et mes lèvres qui ne veulent plus remuer...

— Apolline ? Les gars ont terminé. Ils vont retirer la couverture d'accord ?

Puisant dans des réserves dont je ne soupçonnais pas l'existence, je lève le bras droit et m'empare de la main qui me frôle la joue tandis qu'un courant d'air froid glisse sur mon visage et que des gouttes de pluie s'écrasent sur mon front. Depuis quand pleut-il ? Le ciel était peut-être gris, mais pas au point de lâcher une averse !

Hormis cette voix grave qui ne cesse de me parler, je n'ai plus aucun repère.

— J'ai froid...

— Ça va aller. On va vous sortir de là et vous mettre au chaud, promis.

— Ne partez pas, l'écureuil.

— C'est promis.

Un ensemble de fourmillements prennent soudainement possession de ma jambe gauche entraînant un horrible pincement dans ma hanche. Il faut que je change de position, et vite.

Tant bien que mal, je tente encore une fois de bouger sans résultat.

— Pourquoi je n'y arrive pas ?

— Vous n'arrivez pas à quoi ?

— Je veux me redresser, j'ai mal à la jambe, soufflè-je. Je n'y arrive pas.

— Restez calme, Apolline, pour l’instant, vous ne pouvez rien faire. Vous étiez coincée par le volant et la pédale d’embrayage, m’informe le pompier. C’est pour cette raison que les collègues ont dû découper votre voiture.

— Je suis coincée ? m’affolè-je en serrant plus fort ses doigts.

— Non, vous ne l’êtes plus. Apolline, écoutez-moi bien. On va glisser une planche derrière votre dos afin de pouvoir vous sortir. D’accord ? Vous n’aurez rien d’autre à faire que de vous laisser aller. On s’occupe de tout.

En entendant ses mots, un vent de panique s’empare une nouvelle fois de moi.

Je vais finalement rester dans cette voiture, y mourir et terminer à la casse.

— Mais non, voyons ! Qu’est-ce que vous racontez ? entends-je un pompier s’esclaffer sur ma gauche. Bien sûr que vous n’allez pas finir à la casse !

— Si, je le sais. Je suis bien trop lourde et vous ne parviendrez pas à me porter, gémis-je les imaginant déjà m’abandonner à mon triste sort.

— Vous n’êtes pas trop lourde, Apolline, et on va vous sortir de là ! retentit la voix de Vincent-l’écureuil tout contre mon oreille.

Plus les secondes passent et plus je sens mon estomac se nouer. Ils ne sont pas des supermans et moi, je ne suis pas un poids plume. Clément me l’a tant et si bien répété que j’ai fini par le croire et penser comme lui.

— Nan, mais c’est quoi ces conneries ? C’est qui ce Clément ? me demande Vincent, ses mains toujours sur mes joues.

— Mon... Mon ex... réponds-je machinalement.

— Ouais, bah, c'est un gros con ! Apolline, tout va bien se passer. Je ne vous lâcherai pas. S'il vous plait, faites-moi confiance. D'accord ?

Je ne saurais dire pourquoi, mais à cet instant et bien que la situation ne s'y prête absolument pas, je me sens en sécurité. Je me remets entre ses mains.

— D'accord, je vous fais confiance.

Immédiatement, je sens ma ceinture de sécurité m'être retirée puis un objet dur me frôler la tête, les épaules et enfin le dos.

Des mains me saisissent par les bras pour me pencher un peu en avant et aussitôt, une terrible douleur éclate dans mon bassin irradiant jusqu'à ma poitrine.

Je vais mourir, je le sais, je le sens.

Me mordant les lèvres, je réprime un hurlement quand mon postérieur décolle doucement du siège.

— Arrêtez ! Me touchez plus ! les supplie-je en me débattant. Laissez-moi !

— Calmez-vous, madame, c'est presque fini, me répond une voix de femme un rien exaspérée.

Nouveau mouvement, nouvelles souffrances.

Cette fois-ci, je ne peux retenir un cri plaintif.

— Le volant lui a pété le fémur, préparez une gouttière

— Putain, ce n'est pas beau à voir

— Je vais devoir lui réinjecter une nouvelle dose, elle déguste trop.

— Madame, restez avec nous ! Madame !!!

— Merde, son pouls est à nouveau filant !

Tant de personnes parlent en même temps de moi, faisant comme si je n'étais pas là... je me sens si seule au milieu de cet océan de douleur. Je ne vois ni les visages ni rien. Je suis complètement perdue.

— Apolline, on s'accroche ! me dit une voix que je commence à reconnaître. Ce n'est pas le moment de baisser les bras. Okay ?

— L'écureuil ? demandè-je avec le fol espoir qu'il ne parte pas.

Sans que je ne puisse rien contrôler, un flot de larmes se met à couler de mes paupières.

— Me laissez plus...

Vincent

Avec un brin d'appréhension, je regarde Marc, le médecin du SAMU, placer une gouttière sous la cuisse d'Apolline. Pas besoin de radio pour voir, même au travers du pantalon que son fémur est brisé ! Sous la violence du choc subi par sa voiture, le volant a brutalement avancé causant de gros dégâts et au vu de l'état de la pédale d'embrayage, je ne serais pas étonné que le pied gauche ait également quelques fractures !

Ma main serrée dans la sienne, je vois la jeune femme contracter fortement ses mâchoires afin de retenir un cri de souffrance.

Depuis son extraction de la Clio, elle ne m'a pas lâché une seule seconde, s'agrippant à moi avec force.

Plusieurs fois, j'ai tenté, sans succès de me dégager afin de faciliter sa prise en charge par les collègues, mais rien à faire, elle est en état de choc et se raccroche à ma présence comme à une bouée de sauvetage.

— Madame Mercier ? Je vais devoir découper vos vêtements afin de pouvoir placer quelques capteurs et évaluer les dégâts qu'aurait pu occasionner la ceinture de sécurité, l'informe Marc en approchant une paire de ciseaux.

Son arcade sourcilière a tellement saigné que tout le devant du teeshirt en est imbibé.

— Ça va aller, Apolline, on s'occupe de vous, la rassurè-je en apportant beaucoup de douceur à ma voix.

Au moment où Marc s'apprête à tailler dans le tissu, je suis censé détourner les yeux, voire quitter l'ambulance, question de politesse, d'éthique. Pour ménager sa pudeur... J'en suis parfaitement incapable. Je reste là, sans broncher, regardant le médecin travailler et surveillant les traits crispés de la victime.

À partir du torse, chaque centimètre de peau découverte est marqué et je croise les doigts pour qu'aucune côte ne soit cassée. La pauvre va déjà pas mal dérouiller.

— Vince ? Tu sors ? me demande Marc en s'apprêtant à couper le soutien-gorge par son milieu.

Pas besoin de consulter Apolline du regard pour savoir qu'elle préfère que je reste à ses côtés et dans l'état instable où elle se trouve, mieux vaut éviter une nouvelle crise de panique.

— Non, c'est bon, je reste, affirmè-je en consentant cette fois-ci à tourner la tête sur la droite.

— J'ai très froid, grelotte Apolline en se mettant soudainement à claquer des dents.

— Vous êtes en état de choc, c'est une réaction normale de votre corps. Voilà, c'est terminé.

En l'entendant dire ça, je me précipite pour remonter la couverture de survie sur sa poitrine nue.

— On ne va pas tarder à partir pour l'hôpital, d'accord ? continue le médecin.

La raison pour laquelle nous ne sommes pas déjà en chemin ? La victime n'est pas du tout stabilisée et dans ces conditions, il vaut mieux attendre que son cœur reprenne un rythme à peu près normal.

— Je vais mourir ? me demande-t-elle soudainement d'une voix parfaitement audible.

Quoi ???

— Mais non, voyons ! répliquè-je vivement en me penchant au-dessus de son visage afin qu'elle puisse lire la sincérité dans mes yeux. Vous n'allez pas mourir, vous êtes entre de bonnes mains.

J'ai déjà plusieurs fois assisté à ce genre de scène. Les victimes nous annoncent leur décès avec un grand naturel, comme si elles savaient leur mort toute proche. À chaque fois, j'en ai des putains de frissons.

— Vous n'allez pas mourir, Apolline, je ne vous laisserai pas partir !

Pourquoi cette promesse ? Je n'en sais strictement rien.

— Je vous reconnais maintenant, chuchote-t-elle avant de fermer les paupières. Vous êtes l'écureuil des toilettes des filles.

De surprise, je me redresse d'un bond et la contemple plus attentivement.

Un joli visage aux traits fins. Des sourcils parfaitement arqués, un petit nez droit, des lèvres pleines, sensuelles... putain, mais oui ! La minette avec laquelle je me suis retrouvé nez à nez samedi soir au sortir des chiottes !

Bon, avec tout ce sang séché lui maculant une bonne moitié de la figure, elle n'a plus rien de la jeune femme estomaquée que j'ai plantée en me marrant.

— L'écureuil des toilettes ? s'étonna Marc en lui braquant aussitôt une petite lampe dans les yeux afin de vérifier la réactivité de ses pupilles. Rappelle-moi combien de temps elle est restée inconsciente ?

— Moins de cinq minutes, lui réponds-je amusé par ce mystérieux surnom dont elle m'affuble. Laisse tomber, elle n'a pas un pète au casque.

Bien que dans le brouillard, elle paraît avoir toutes ses facultés mentales.

— Je peux avoir une autre couverture, s'il vous plaît ? réclame-t-elle.

— Je viens d'augmenter le chauffage, vous n'allez pas tarder à le sentir.

Personnellement, je le sens déjà, il fait une chaleur à crever dans le camion.

Pendant que Marc donne ses instructions aux gars, je m'évertue à maintenir mademoiselle Mercier éveillée.

— On va y aller. Vous allez voir, tout va s'arranger.





Vincent

— Vince ! Magne-toi, on part ! râle Seb en me faisant signe de venir le rejoindre.

Sans vraiment savoir pourquoi, je tends le bras vers Apolline et replace une mèche de cheveux derrière son oreille, espérant que tout va bien se passer pour elle. Il est temps pour moi de passer mon tour et de la laisser entre les mains d'experts.

Elle a refermé les yeux et semble un peu moins souffrir. Le plus dur, pour elle, reste à venir, je le sais. Elle va déguster la pauvre.

— Vincent ? m'interpelle Sophie les paupières plissées et la mine surprise. Tes potes ont l'air de s'impatienter ! Vous en êtes à votre troisième ou quatrième visite chez nous aujourd'hui. Je te dis sûrement à tout à l'heure du coup !

— Moi, tout ce que je demande, c'est qu'on nous laisse le temps de bouffer un truc ! intervient Brice en consultant sa montre d'un air désespéré. J'avais déjà la dalle en repartant d'ici

tout à l'heure et avec cet accident, on n'a même pas eu le temps de rentrer à la caserne.

— C'est tout de même un sacré coup de bol pour elle que vous ayez été sur les lieux ! nous dit Sophie en glissant un sourire à Brice.

— Tu m'étonnes ! Allez, Vince, à table !

— Bon, Sophie, je te confie ma copine, tu en prends bien soin, Okay !? demandè-je à l'infirmière.

— Tu es sérieux là ? M'interroge-elle en levant comiquement un sourcil.

— Bah oui ! lui réponds-je ne comprenant pas sa réaction.

Pourquoi n'aurais-je pas été sérieux ?

— Okay, pas de soucis. Et comment s'appelle la demoiselle ?

— Apolline.

Je la regarde un instant prendre des notes sur le dossier et me détourne pour dévisager une dernière fois la miss.

Je ne saurais dire pourquoi, mais cette intervention m'a marqué comme aucune autre. Ce n'est pourtant pas la première de ce genre que je fais.

— Ce n'est pas trop tôt ! m'accueille Seb en ricanant. J'ai bien cru que tu allais faire du gringue à Sophie !

— Mais non, t'es con. On a dit « pas avec les collègues » ! lui rappelè-je.

— Elle n'en est pas une ! me corrige-t-il.

— C'est une pote, même chose.

— Encore cinq minutes et moi je m’attaquais au plateau repas de l’un des patients ! nous apprend Brice le plus sérieusement du monde.

Apolline

Entre deux moments d’inconscience, j’observe ce qui m’entoure. Le passage des médecins ou infirmières, les grands néons juste au-dessus de moi, la machine surveillant les battements de mon cœur, la poche remplie d’un liquide transparent gouttant toutes les 3 secondes reliée à mon bras.

Je regarde également l’état de mes mains, perfusées à plusieurs endroits, mes ongles bleus, les taches de sang sur mes doigts.

De ce que j’ai pu glaner çà et là, un jeune homme avec le permis de conduire depuis moins de quinze jours a perdu le contrôle de sa voiture et m’a percutée dans un violent face à face. Si lui n’a pas été blessé, il n’en est pas de même pour moi.

Sous la violence du choc, tout l’avant de ma Clio a plié et le volant m’a brisé le fémur gauche. Je souffre d’une plaie à l’arcade sourcilière ayant nécessité 24 points de suture. C’est un interne qui s’est chargé de me recoudre à mon arrivée aux urgences. D’après l’infirmière, il a fait de l’excellent travail et je ne garderai pas une grande cicatrice.

— Alors ? comment vous sentez-vous ? me demande une femme en se matérialisant à mes côtés. Vous n’avez pas trop mal ?

Elle attrape des feuilles, inscrit quelque chose dessus avant de m’accorder un regard.

— Non, pas trop mal, lui réponds-je. Mais je ne parviens pas à rester éveillée. Je suis comme dans du brouillard.

— C'est tout à fait normal, pour l'instant, ne cherchez pas à garder les yeux ouverts. Reposez-vous. Le chirurgien ne va plus tarder à s'occuper de vous.

Machinalement, je veux poser une main sur mon front, mais du fait de mon état, je manque mon but et mes doigts atterrissent sur le dessus de ma tête.

Là, sous mon index, quelque chose de coupant.

— Aïe ! gémis-je.

Immédiatement, l'infirmière repose ses papiers et se rapproche de moi pour voir ce qu'il se passe.

— Je crois que j'ai du verre dans les cheveux.

— Ah !? C'est possible, Vincent m'a dit que votre voiture était dans un sale état et qu'ils ont dû la découper en plusieurs parties pour vous en sortir.

Vincent... J'ai ce nom en tête, mais pas de visage pour aller avec.

— Houlà. Il y a effectivement deux trois bris de verre et dans votre dos aussi... attendez, je vais vous retirer ça.

Avec délicatesse, elle repousse mes longues mèches afin d'y voir plus clair.

— Tiens, s'exclama-t-elle, en parlant de Vincent. Je reconnais ce médaillon. La chaîne est cassée.

Et voilà que ça recommence. Je loupe des morceaux de conversations. De nouveau, je ne comprends plus rien de ce que l'on me raconte.

— Mais oui, c'est bien sa médaille.

Brusquement, un bijou apparaît dans mon champ de vision, mais je suis bien trop dans le coaltar pour distinguer quoi que ce soit.

— Oui, dis-je machinalement.

Mais qu'est-ce que ce truc fait incrusté dans mon dos ?

— Faut pas le perdre, marmonnè-je.

L'écureuil, ce doit sûrement être à lui.

— Ne vous inquiétez pas, je le range avec vos affaires, me rassure-t-elle.

Elle continue de parler, mais ses mots se perdent dans les méandres de mon inconscience.

— Ah, vous êtes réveillée ! Très bien. Je vais vous expliquer ce que l'on va faire.

Quoi ?

J'ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne parvient à sortir.

Une minute, l'infirmière me colle un bijou sous le nez et retire des bouts de verre dans mes cheveux et la minute d'après, c'est un grand barbu tenant des radios qui me parle.

— Vous voyez, l'os est très près de la peau, un centimètre de plus et c'était une fracture ouverte. La bonne nouvelle c'est que je sais comment je vais m'y prendre pour réparer tout ça. On va passer une tige métallique, du titane, à l'intérieur même de votre

fémur et on ajoutera des cerclages pour rassembler tous les petits morceaux d'os que vous pouvez voir là, un peu partout.

Hein ??? Mais qu'est-ce qu'il est en train de me chanter celui-là ? Et c'est quoi ces radios ?

— Bon, je vais me préparer et on s'y met !

— Madame Mercier ? On va vous transférer sur la table d'opération, d'accord ? retentit une autre voix sans visage. À trois, on la bouge. 1... 2... 3 !

Je sens le drap sous moi se tendre brusquement avant que mon corps ne décolle quelques secondes pour vite retrouver une surface dure.

Juste quelques secondes où une fois de plus, j'aurais préféré être inconsciente tant la douleur est intense et rayonne de mon bassin jusqu'à la pointe de mes pieds.

Mais endormez-moi une bonne fois pour toutes et réveillez-moi quand je serai complètement guérie !

— Madame Mercier ? Je vais placer un masque sur votre visage et vous allez compter à rebours en partant de 20. Vous êtes prête ? Allez, avec moi : 20... 19...

— Tout ce que j'espère, c'est de parvenir à rassembler toutes les esquilles d'os, il y en a partout !

— ... 18... 17...

— On avisera en ouvrant.

— ... 16...

— Si je n’y arrive pas, on enlève tout ça et on lui colle une prothèse.

— ... 15...

— Elle dort ? C’est bon ?

— ... 14...

— Madame Mercier ? Vous m’entendez ? Réveillez-vous ! C’est bien, allez-y doucement. L’opération s’est bien passée. Vous m’entendez ? L’opération s’est bien passée. Vous avez un tube dans la gorge qui respire pour vous. Vous n’en avez plus besoin. Je vais vous le retirer. Vous êtes prête ? C’est bien, la tête un peu en arrière. Non, non, ne cherchez pas à vous redresser. Voilà, c’est bon.

Une brutale quinte de toux vient me secouer, m’arrachant des larmes de douleur.

— Vous êtes en salle de réveil, madame Mercier. Tout s’est bien passé. Reposez-vous, je reviens vite.

— Atten... Attendez... j’ai... soif...

— Je suis désolée, je ne peux rien vous donner pour l’instant, vous sortez du bloc.

Ma bouche est tellement sèche, comme du papier de verre, ou du carton et ma langue colle désagréablement au palais.

— S’il vous plaît...

— D’accord, attendez un peu, je vais voir ce que je peux faire. Ah, voilà...